

Theodore Zeldin

# Histoire des passions françaises

1848-1945

## 5. Anxiété et hypocrisie



# Histoire des passions françaises

1848-1945

## 5. Anxiété et hypocrisie



*Theodore Zeldin*

# Histoire des passions françaises

1848-1945

## 5. Anxiété et hypocrisie

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR  
FÉRIAL DROSSO ET NELCYA DELANOË

*Recherches*

*France 1848-1945* a été publié par Oxford University Press en deux volumes : *Ambition, Love and Politics* (1973), et *Intellect, Taste and Anxiety* (1977). Publié en français par Recherches, il paraît en cinq tomes aux Éditions du Seuil, dans la coll. « Points-Histoire », sous le titre d'ensemble de

*Histoire des passions françaises, 1848-1945.*

T. 1. *Ambition et amour* (1980)

T. 2. *Orgueil et intelligence* (1980)

T. 3. *Goût et corruption* (1981)

T. 4. *Colère et politique* (1981)

T. 5. *Anxiété et hypocrisie* (1981)

Chacun des 5 tomes comporte un index des personnes citées; un index analytique de l'ensemble est placé à la fin de ce cinquième tome.

En couverture :

Renoir, *La Danse à la campagne*, 1883 (détail).

Photo Réunion des Musées nationaux.

ISBN 2-02-005712-3 (ÉD. COMPLÈTE)

ISBN 2-02-005935-5 (TOME 5)

(édition originale : Oxford University Press

ISBN 0 19 822104 5 ET 0 19 822125 8

Recherches, ISBN 2-86222-008-6

ouvrage publié avec le concours  
du Centre national des lettres)

*Titre original* : France 1848-1945

© Oxford University Press, 1973 et 1977

© Recherches, 1979, pour la traduction française

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# *Sommaire des 5 tomes*

## **1. Ambition et amour**

Les prétentions de la bourgeoisie – Les médecins – Les notaires – Les riches – Les industriels – Les banquiers – Les ambitions des gens ordinaires – Les bureaucrates – Les paysans – Les ouvriers.

Le mariage et les mœurs – Les enfants – Les femmes.

## **2. Orgueil et intelligence**

L'identité nationale – Les provinciaux – Attitudes envers les étrangers – Education et espoir – Logique et verbalisme – Privilège et culture – Les universités.

## **3. Goût et corruption**

Le bon et le mauvais goût – Conformisme et superstition – Mode et beauté – La presse et la corruption – Science et confort – Bonheur et humour – Manger et boire.

## **4. Colère et politique**

La place de la politique dans la société française – Les rois et les aristocrates – Le génie en politique – Le républicanisme – Le bonapartisme – Les politiciens de la Troisième République – L'opportunisme – Le solidarisme – Le radicalisme – Le socialisme.

## **5. Anxiété et hypocrisie**

Vies privées – L'individualisme et les sentiments – Inquiétude, ennui et hystérie – Hiérarchie et violence – Naissance et mort – Religion et anticléricalisme – La technocratie – La gérontocratie – Hypocrisie – Conclusion.



## *Vies privées*

Les vies privées sont dans l'ensemble un terrain sur lequel les historiens ne se sont pas aventurés, ou en tout cas pas de façon systématique. Ceci est dû en partie à la tradition, à une convention héritée des personnages publics qui se sont mutuellement concédés l'impunité en dehors des arènes de la politique et de la guerre. Seuls les poètes et les romanciers éprouvaient du plaisir à dénuder leur âme et à révéler leurs émois sentimentaux, et c'est donc principalement à leur endroit que la loi du silence est brisée. Mais il faut aussi attribuer ce silence au véritable désintérêt que les historiens ont éprouvé pour les individus en tant que tels, ou du moins à leur préférence pour des thèmes plus grandioses et moins limités. Non que les historiens n'aient rien écrit sur des individus, mais pour eux ce genre était soumis à d'autres buts. Ceci est particulièrement vrai pour la France. Toute étude des vies privées doit donc commencer par une explication de l'attitude des gens face à cette question, dans la mesure où la réalité vécue ne peut être entrevue qu'à travers ce voile qui l'enveloppe. Il n'existe pas d'ouvrage sur la biographie en France à cette époque mais il est important de chercher à déterminer le prestige et la fonction de ce genre littéraire dans les écrits de cette période. Ensuite, il faut découvrir le rapport entre la biographie et la façon dont caractère et personnalité étaient interprétés. En d'autres termes, il s'agit de savoir quels étaient les postulats psychologiques à partir desquels travaillaient les biographes et comment le développement du savoir scientifique et médical a modifié les idées que l'on se faisait des motivations et des comportements. La psychologie était encore en grande partie au milieu

du dix-neuvième siècle une branche de la philosophie, et la philosophie — ou du moins « le point de vue philosophique » — le principal ennemi de la biographie.

### *La biographie*

Le nombre de biographies écrites au dix-neuvième siècle est absolument énorme. Si l'on ouvre la *Bibliographie de la France* en 1856 par exemple, on constate que sur les soixante quatre pages donnant la liste des ouvrages historiques, dix sont consacrées à la biographie, davantage donc qu'à l'histoire locale (neuf pages) et deux fois plus qu'à l'histoire étrangère (quatre pages). Inutile de tenter d'affiner ces statistiques grossières parce que les titres recouvrent des choses très différentes. La plupart des publications — et les biographies en particulier — n'étaient que des brochures. Un historien, après avoir examiné 400 biographies d'évêques de l'Ancien Régime n'en trouva que dix qui fussent vraiment consistantes<sup>1</sup>. Mais on peut se faire une idée de la masse des biographies — quelle qu'en soit la qualité — en consultant le *Catalogue de l'Histoire de France*. Il contenait, en 1865, 21 067 biographies sur les seules personnes ayant participé à la Révolution française. En 1940, ce chiffre était passé à 71 716<sup>2</sup>. Et ceci ne prend pas en compte les biographies collectives, qui étaient particulièrement abondantes au dix-neuvième siècle : c'est l'époque de Michaud, Hoefler, Vapereau et Larousse.

En recensant simplement les dictionnaires biographiques consacrés aux contemporains, on s'aperçoit que le dix-neuvième siècle n'en a pas produit moins de 200, auxquels il faudrait ajouter les 81 commencés mais jamais terminés. Quelle différence avec les 52 dictionnaires qu'ont vu naître les 61 premières années du vingtième siècle ! Ces chiffres ne tiennent compte que des dictionnaires généraux, et font abstraction des nombreux dictionnaires spécialisés : régionaux, professionnels ou encore consacrés

1. M. Peronnet, « Pour un renouveau des études biographiques : approches méthodiques », *Actes du 91<sup>e</sup> Congrès des sociétés savantes, Rennes 1966, « Ancien Régime et Révolution »* (1969), 7-17. Cet article se contente de suggérer la compilation de fichiers bibliographiques.

2. G. Walter, *Répertoire de l'Histoire de la Révolution française. Travaux publiés de 1800 à 1940* (1941), préface.

à des personnages historiques<sup>3</sup>. Ces dictionnaires biographiques, quoique énormes par leur volume, étaient d'une surprenante modestie dans leurs ambitions. De toute évidence, il s'agissait autant de spéculation financière que de contribution au savoir. Le plagiat était l'une de leurs principales méthodes. Levot, auteur avec quarante collaborateurs de la *Biographie bretonne* (1852), ne prétendait pas donner à la biographie une place plus élevée que celle de « sœur cadette de l'histoire ». Rochas, auteur de la *Biographie du Dauphiné* (1856), estimait que ses fonctions consistaient à recueillir des informations « dédaignées par la gravité de l'histoire ». Aucun de ces compilateurs ne semble s'être attaché à forger une quelconque doctrine pour justifier de son activité. La Cour d'appel de Paris, rendant son jugement dans le procès qui opposa deux des plus célèbres compilateurs de dictionnaires biographiques, Michaud et Hoefler, le premier accusant l'autre de plagiat, devait déclarer que Michaud n'avait montré aucune « unité de pensée ou de doctrine » et que son œuvre ne donnait aucune preuve de « surveillance ou direction supérieure »<sup>4</sup>. Quant à Hoefler, il ne prétendit même pas avoir démontré que la vie d'un homme pouvait avoir un intérêt propre : sa principale innovation, selon lui, était d'avoir remédié au défaut classique des autres dictionnaires biographiques qui accordaient trop de place à des inconnus. Son but déclaré était de proportionner « aussi exactement que possible la longueur des articles à l'importance des personnages ». Ce qui veut dire qu'il acceptait les critères imposés par les historiens.

La timidité des biographes s'explique par le ferme mépris en lequel leurs activités étaient tenues par les écrivains les plus estimés dès lors qu'ils se mêlaient de faire le partage entre ce qui dans le passé valait ou ne valait pas la peine d'être étudié. Ainsi Victor Cousin (qui, on a tendance à l'oublier, ne mourut qu'en 1867) affirmait qu'une nation n'était pas un agrégat accidentel d'individus : elle ne pouvait être « un véritable peuple qu'à la condition d'exprimer une idée qui, passant dans tous les éléments dont se compose la vie intérieure de ce peuple... lui donne une physionomie particulière ». Le véritable sujet de l'histoire était

3. J. Auffray, « Bibliographie des recueils biographiques de contemporains aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en France », Mémoire pour l'Institut National des Techniques de la Documentation, non publié, 1963.

4. *Bibliographie de la France* (19 mars 1853), 118.

l'idée et non l'individu qui, sans elle, n'était rien. « L'individualité toute seule est un élément de misère et de petitesse... L'humanité n'a pas le temps et ne se donne pas la peine de s'occuper des individus qui ne sont que des individus. » Elle ne s'intéressait qu'aux grands hommes qui incarnaient les idées de leur temps. Mais le grand homme n'était qu'un homme qui avait réussi et qui était reconnu par ses contemporains. Ces conceptions limitaient énormément la portée de la biographie. De toutes façons, en étudiant les grands hommes, on ne devait pas se préoccuper de leur vie privée, c'est-à-dire de ce qu'ils avaient de singulier. Ainsi que le révélaient les mémoires, les vies privées des grands étaient, comme celles de tous les hommes ordinaires, parfaitement banales et ne méritaient pas qu'un véritable historien s'y arrête. « La philosophie de l'histoire est une muse classique ; elle ne recherche dans le grand homme que ce qui le fait grand, et elle renvoie pour le reste aux mémoires et à la biographie<sup>5</sup>. »

C'était aussi l'avis de Guizot. « Peu nous importe », disait-il, « de connaître la figure et le jour précis de la naissance de Constantin, de savoir quels motifs particuliers, quels sentiments personnels ont influé, en telle ou telle occasion, sur ses déterminations et sur sa conduite, d'être informé de tous les détails de ses guerres et de ses victoires contre Maxence et Licinius : ces circonstances ne regardent que le monarque et le monarque n'est plus ». L'histoire ne devait se préoccuper que de questions importantes et générales, telles que les effets de la conversion de Constantin, son administration et ses principes politiques. Pour Guizot, le passé se composait de deux parties. L'une était morte et ne méritait pas qu'on la ressuscitât : c'était celle qui comprenait tous les aléas de la vie privée. Seule l'autre, celle des idées dominantes, constituait la véritable matière de l'histoire à cause de l'influence que ces idées ont exercée sur des nations et sur des siècles entiers. De plus, il était vain d'essayer de percer les motivations personnelles des individus, trop compliquées, trop obscures et trop mystérieuses pour qu'on les comprenne.

5. Victor Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie* (4<sup>e</sup> édition, 1861), 10<sup>e</sup> leçon. Cf., pour le développement de la biographie en Angleterre depuis le « caractère » du dix-huitième siècle, jusqu'à la « compilation » du dix-neuvième, et pour les théories sur la « dignité de l'histoire », Joseph W. Reed, Jr., *English Biography in the Early 19th Century* (Yale U.P., 1966).

« L'homme sait à peine se connaître lui-même, et n'est jamais que deviné par les autres. Le plus simple, s'il essayait de s'étudier et de se peindre, aurait à nous apprendre mille secrets dont nous ne nous doutons point. » C'était peut-être une explication honnête du fait que les historiens ne se sont pas penchés sur la biographie : ils ne disposaient pas de véritables théories leur permettant d'interpréter la vie des individus. Dans l'étude qu'il fit sur Sir Robert Peel (1850), et qui comporte 354 pages, Guizot n'en consacre que 8 aux vingt et une premières années de la vie de son héros. Dans ses livres sur la Révolution anglaise, il cherchait plutôt à amasser des documents qu'à pénétrer le caractère des protagonistes. Il voyait tout au plus en eux des exemples de types : Ludlow était l'archétype de l'esprit de faction, Fairfax celui de la dupe désintéressée, etc. Néanmoins, quand il s'est agi pour lui d'écrire ses propres mémoires, il déclara vouloir raconter « son histoire propre et intime, ce que j'ai pensé, senti, et voulu » et décrire « la vie de nos âmes dans nos actions ». Mais ceci était la fonction des mémoires et non de l'histoire. Il n'est donc pas étonnant que Mgr Dupanloup, dans son manuel d'enseignement de l'histoire, ait classé la biographie, avec la chronologie, comme cette partie élémentaire de l'histoire qu'il conviendrait d'enseigner surtout aux enfants. A ses yeux elle nécessitait à peine plus que la mémorisation de tableaux généalogiques et chronologiques<sup>7</sup>.

En dépit de ces condamnations, la biographie était tout de même l'objet d'une grande curiosité et d'un grand intérêt. Les opinions d'hommes comme Cousin étaient parfois controversées. Un de ses anciens élèves, professeur de philosophie à Bordeaux, écrivit un livre pour le contredire sur ce point précis, et s'élever contre cette loi qui voulait que seuls les hommes glorieux, représentatifs et couronnés de succès méritent qu'on les étudie. Si tel était le cas, on ne pourrait s'intéresser aux rebelles, aux novateurs qui n'ont pas été reconnus par leur propre génération ; en outre,

---

6. F. Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, vol. 1 (1858), 388-95, 3-4 ; id., *Etudes biographiques sur la révolution de l'Angleterre* (1851), 51, 99, 214. Cf. Barante, *La Vie politique de M. Royer-Collard* (1861), qui rend compte des 22 premières années de sa vie en une page.

7. Mgr Dupanloup, *Conseils aux jeunes gens sur l'étude de l'histoire* (1872), 49.

leurs vies privées faisaient partie intégrante de ces hommes au même titre que tout le reste et elles méritaient qu'on les sonde, ne serait-ce que pour être sûr que l'histoire ne proposait pas à l'admiration des hommes des êtres qui en étaient indignes<sup>8</sup>. Sainte-Beuve est probablement le plus illustre de ces opposants à la « haute et philosophique méthode » comme il l'appelait, méthode qui liait si intimement un homme à son époque et à son milieu que tout dans sa carrière était prévu et inéluctable. Sainte-Beuve estimait que, de toutes façons, les artistes et les poètes qui ne représentaient pas toute une époque ne devaient pas voir leur vie compliquée d'entrée de jeu par « un trop vaste appareil philosophique » ; il suffisait « de s'en tenir, en commençant, au caractère privé, aux liaisons domestiques, et de suivre l'individu de près dans sa destinée intérieure, sauf ensuite, quand on le connaîtra bien, à le traduire au grand jour, et à le confronter avec son siècle ». Dans sa biographie de Proudhon, par exemple, il déclare que son but est de « montrer l'homme au vrai, dégager ses qualités morales, son fond sincère, sa forme de talent, sa personnalité enfin »<sup>9</sup>.

Le biographe Levot faisait partie de ceux qui s'insurgeaient contre « l'extension abusive » de la philosophie de l'histoire. Il maintenait que l'individu pouvait rarement être considéré comme la « personnification des passions diverses qui s'agitent autour de lui. A force d'idéaliser plus ou moins les caractères, de créer des types, on a trop fréquemment condensé, sous forme d'unité humaine, des choses disparates ou inconciliables, et l'homme vrai a disparu pour faire place à un homme de convention<sup>10</sup> ». Il y avait d'abord la démarche des « philosophes de l'histoire » qui se préoccupaient de mettre en lumière des principes généraux ainsi que les grandes forces qui ont dominé le genre humain. Mignet a été le principal initiateur et interprète de cette tendance<sup>11</sup>. Il y avait ensuite les romantiques qui s'intéressaient

8. C.A. Sainte-Beuve, *Proudhon* (1872), 12 ; A.G. Lehmann, « Sainte-Beuve and the Historical Movement », in *The French Mind, Studies in Honour of Gustav Rudler* (Oxford, 1952), 256-72 ; J. Bourdeau, « La Psychologie et la philosophie de Sainte-Beuve », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* (17 décembre 1904), 354-74.

9. Ladevi-Roche, *Variétés philosophiques* (1867), 1, 84-5.

10. P. Levot, *Biographie bretonne* (1852), avant-propos.

11. Y. Knibiehler, *Naissance des sciences humaines : Mignet et l'histoire philosophique au 19<sup>e</sup> siècle* (1973).

aussi bien aux sentiments des autres qu'aux leurs. Michelet s'est longuement penché sur les problèmes de la biographie : il pensait comme Rousseau que Plutarque excellait parce qu'il utilisait précisément ces détails qu'on n'osait plus mentionner ; mais lorsqu'il se lança dans son histoire nationale, il s'attacha bien plus à ausculter « l'intérieur de l'âme nationale » qu'à pénétrer profondément celle d'un individu donné<sup>12</sup>. En général le héros romantique se diluait dans la personnification d'une abstraction. Renan donna à cette démarche une nouvelle allure scientifique, mais sa *Vie de Jésus*, ouvrage qui rencontra un très large succès, était en fait un auto-portrait recouvert d'un mince vernis d'érudition<sup>13</sup>. L'opinion de Taine, selon laquelle les doctrines politiques résultaient davantage d'un certain type de sensibilité que de l'intelligence pure, l'amena à désirer étudier le cœur autant que l'esprit. « Le fanatisme politique ou religieux », écrit-il, « quel que soit le canal théologique ou philosophique dans lequel il coule, a toujours pour source principale un besoin avide, une passion secrète, une accumulation de désirs profonds et puissants auxquels la théorie ouvre un débouché ». L'application que fit Taine de la psychologie à l'histoire l'amena évidemment aussi à esquisser de très vastes généralisations sur ce que les individus personnifiaient et à les présenter en général d'une façon très statique, dans la mesure où ils tendaient à être toute leur vie la proie d'un même état psychologique<sup>14</sup>.

Quelques exemples permettront d'illustrer les incertitudes et les hésitations des biographes. Gaston Boissier, professeur au Collège de France, se tailla une certaine réputation avec son étude sur la vie publique et privée de Cicéron. Il jugeait cette dernière digne de recherches, tout en étant arrivé à la conclusion que « les sentiments qui sont le fond de la nature humaine n'ont pas changé et ils amènent toujours à peu près les mêmes conséquences ». Mais au même moment Ernest Bersot, directeur de l'École Normale, décrétait sur un ton moralisateur qu'« il y a des détails de notre existence qui se passent derrière la scène : je demande,

12. Sur Michelet, voir plus loin, pages 42-44.

13. P. Alfaric, *Les Manuscrits de la vie de Jésus d'Ernest Renan* (1909).

14. H. Taine, « La Psychologie des Jacobins », *Revue des Deux Mondes* (1881), 44. 536-59 ; id., *De l'intelligence* (1870), 1. 7-9 ; Paul Lacombe. *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine* (1906).

par pure convenance, qu'on les y laisse »<sup>15</sup>. C'est l'*Histoire de Jules César* de Napoléon III qui illustre le mieux toute la gamme des attitudes contradictoires face à la biographie, que l'auteur — comme on pouvait s'y attendre de sa part — tenta plus ou moins de concilier. D'un côté, il disait que le but des biographes devait être de découvrir « l'idée prédominante qui faisait agir l'homme », mais d'un autre côté il maintenait que les grands hommes étaient simplement les instruments de la Providence et qu'il était erroné d'attribuer aux actions des « hommes supérieurs » des « mobiles mesquins », l'égoïsme ou la ruse. D'un côté il souhaitait que l'histoire donne des leçons de morale, inspire l'amour de la justice et du progrès, mais d'un autre côté il rendait du bout des lèvres hommage à l'érudition. Ne nous étonnons donc pas que son « portrait » de César soit si bref et si superficiel<sup>16</sup>.

Le gros des écrits biographiques sous le Second Empire consistait en monuments commémoratifs, c'est-à-dire qu'il servait à rappeler et à exalter les vertus des morts. La plupart des biographies étaient des éloges. Ce genre n'était d'ailleurs pas forcément l'antithèse de la biographie analytique. A.L. Thomas (1732-85), dont l'*Essai sur les éloges* était encore considéré comme le meilleur des guides pour ce genre d'écrits, proposait des préceptes d'une finesse et d'une subtilité remarquables ; auraient-ils été suivis que l'on aurait obtenu des résultats fort intéressants sur le plan historique. Mais dans la mesure où les éloges étaient la spécialité d'académiciens bridés par leur esprit de corps, ils ne faisaient guère de place à la critique. Une des fonctions de l'éloge était de justifier le choix qu'avait fait une académie donnée en élisant un mort parmi ses membres et de prouver ainsi, comme l'avait dit Vicq d'Azyr de l'Académie de Médecine, qu'elle n'avait choisi que « des personnes à l'éloge desquelles le public puisse applaudir ». L'éloge visait un but moral qui consistait à brandir de bons exemples pour stimuler la vertu ; aux yeux de certains c'était également la fonction de l'histoire. L'éloge était aussi considéré comme une source de « matériaux pour l'histoire », une recension par des amis de faits qui, s'ils n'avaient été ainsi consignés,

15. G. Boissier, « Cicéron », *Revue des Deux Mondes* (1865), 56. 73 ; E. Bersot, *Etudes et pensées* (1882), « De la médecine en littérature », écrit en 1860, 102-33.

16. Napoléon III, *Histoire de Jules César* (1865), préface et 1. 410.

auraient été perdus. La masse énorme de ces éloges récompenserait le travail du chercheur, car elle ne se résumait pas à une hagiographie laïque. Certains spécialistes donnèrent là de très intéressantes contributions ; un débat permanent s'instaura autour de ce qu'il convenait, ou non, de dire à propos des morts<sup>17</sup>.

De toutes les catégories sociales c'est sans doute sur le clergé que l'on a écrit le plus de biographies — venaient ensuite les hommes de guerre. Or l'hagiographie, comme l'éloge, avait une longue tradition derrière elle. Ce n'était pas sur l'individualité du sujet qu'elle mettait l'accent mais plutôt sur la vertu qu'il incarnait. On prétendait couramment que le héros était doté dès la naissance de la vocation et de toutes les qualités qui seraient les siennes. L'hagiographie était donc plutôt un discours sur la vertu qu'une biographie. On visait souvent à un grand luxe de détails, on recueillait une énorme documentation dans la tradition établie par les Bollandistes, mais le but n'en était pas moins d'édifier plutôt que d'expliquer<sup>18</sup>.

Durant cette période, la principale exception à cette règle fut fournie par Lavisse, qui écrivit deux livres très lisibles et exceptionnellement vivants sur les premières années de Frédéric le Grand. Lavisse concentra son attention sur le conflit entre Frédéric et son père dans lequel il voyait le reflet du conflit entre des forces antagonistes de la société, forces dont la fusion fit émerger la Prusse. Sa subtile analyse mettait en valeur l'influence de la mère de Frédéric, qui pensait différemment de son père sur « absolument tous les points » ; et celle aussi de ses tuteurs qui lui inculquèrent des idées diamétralement opposées à celles de son père ; mais sa conclusion fut que la rébellion du jeune Frédéric n'était qu'une protestation devant des exigences paternelles excessives, et que la ressemblance entre le père et le fils — que ce dernier s'exerçait à masquer — apparut clairement dès qu'il

---

17. A.L. Thomas, *Œuvres* (nouvelle édition, 1773), « Essai sur les éloges » ; cf. *les éloges* par François Arago (1854), Flourens, Dubois d'Amiens, Mignet, etc. Sur la persistance de ces idées, Georges Picot, *Études d'histoire contemporaine* (1907), IX, et Henri Dumeril, « Eloge des éloges », *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse* (1912), 131-48.

18. René Aigrain, *L'Hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire* (1953), à comparer aux œuvres de Mgr Paul Guérin, *Les Petits Bollandistes* (1<sup>re</sup> édition 1858-60, 6<sup>e</sup> édition 1866-9), et de Mgr Crosnier, *Hagiologie nivernaise* (Nevers, 1858).

lui succéda sur le trône. Il s'agissait en fait d'une biographie intellectuelle aussi bien que politique et qui reposait sur cette idée que « notre philosophie obéit toujours à nos instincts ». Mais ni Lavissee ni ses étudiants ne développèrent ces thèses<sup>19</sup>. C'est un romancier, André Maurois, qui devint le biographe le plus prisé du pays ; et ce sont les biographies vulgarisées, romançées et superficielles qui eurent le plus de succès. Le flot grandissant de ce genre de publications amena ceux qui se considéraient comme les gardiens du bon goût national à manifester vertement leur désapprobation et leur mépris. En 1927, la *Revue des Deux Mondes* publiait un article dont l'auteur se plaignait de ce que le nouveau public réclamât des « biographies pures », c'est-à-dire des biographies qui ne visaient qu'à satisfaire une curiosité oiseuse pour les faits et gestes des grands de ce monde, qui effleuraient la surface des choses et rapportaient des anecdotes amusantes. C'était là le signe de la décadence générale du pays. « Les époques fatiguées ont en commun avec les époques jeunes le goût des fables. L'essai, la maxime, le raisonnement direct qui exige la méditation et l'exercice de l'entendement sont réservés aux périodes vigoureuses ». Le cinéma était tourné en dérision comme manifestation de ce goût corrompateur pour de rapides successions d'images. Dans la Grèce ancienne (qui pour ce genre d'hommes restait le modèle), tous ceux qui allaient au théâtre connaissaient l'intrigue de la pièce, et seul importait le savoir-faire avec laquelle elle était menée, la façon dont étaient représentés caractères, passions et idées. De nos jours en revanche (continuait notre auteur), on prisait la révélation d'informations inconnues, la divulgation de scandales, si bien que la plupart des biographies se réduisaient en fait à des récits passionnels. Beaucoup de lecteurs l'acceptaient car ils n'avaient eux-mêmes d'autre expérience que celle de la passion et n'avaient jamais rien fait qui dépassât leur propre existence. Aux yeux de ce critique classique, le théâtre et le roman étaient des formes acceptables de l'art parce qu'« ils ont leurs lois ». Mais la biographie « est un genre plus incertain ». En conclusion, il estimait que la valeur d'une biographie était déterminée finalement par les qualités de l'auteur : les meilleurs biographes seraient donc des poètes ou des

19. E. Lavissee, *La Jeunesse du grand Frédéric* (1888), 47, et *Le Grand Frédéric avant l'avènement* (1893), ix.